

étranger peindrait mieux les aspects intérieurs de la France qu'un Français lui-même. David Teniers était né peintre : qu'importe, après cela, qu'il ait vécu en bohème ou en grand seigneur ?

David Teniers est né à Anvers, en 1610, dans l'atelier de son père ; cet atelier était tout à la fois la chambre à coucher, la cuisine et le salon ; jamais peintre n'étudia si jeune ; encore au berceau, il regardait peindre le vieux Teniers ; il n'avait pas quatre ans, que son père le surprit le pinceau à la main, barbouillant, avec une gravité comique, une kermesse inachevée.

Rubens, venant visiter le vieux Teniers, s'arrêta pour voir ses deux jeunes fils Abraham et David.

Abraham poursuivit paisiblement sa tâche, sans s'inquiéter de la présence de cet illustre maître ; David ému jusqu'aux larmes, laissa tomber son pinceau. Rubens, voyant bien qu'il lui faisait peur, daigna ramasser le pinceau et peindre lui-même à grands traits dans l'ébauche du jeune écolier. Ce fut la plus belle leçon que prit jamais David, car Rubens expliquait chaque coup de pinceau. Aussi David Teniers disait-il, plus tard : « Je tiens mon génie de la nature, mon goût de mon père, ma perfection de Rubens. » Il avait tort d'oublier Brauwer.

David Teniers, à quinze ans, peignait déjà les paysages dans les tableaux de genre de son père. Il était né peintre ; il en avait tous les instincts ; il ne voyait rien pour le plaisir de voir, mais pour le plaisir de peindre. « Il était d'un grand seigneur à son père, disait le naïf Decamps, car il allait avec un âne vendre les tableaux du vieillard à Bruxelles ou à Amsterdam. » Un jour, nous l'avons dit, il rencontra sur la route un grand garçon de dix-huit ans, en fort mauvais équipage, qui lui demanda où allait son âne : il suit le chemin des ânes, répondit David Teniers ; vous voyez donc que c'est votre compagnon de voyage. » Le grand garçon, c'était Adrien Brauwer. Content de la réponse du jeune Teniers, il fit route avec lui, s'arrêtant aux mêmes auberges pour vivre à ses dépens.

S'étant brouillé, on ne sait pourquoi, avec Abraham, David alla, confiant dans son étoile, ouvrir un atelier près de la cathédrale. Adrien Brauwer, qui n'avait d'autre atelier qu'un cabaret, vint peindre chez David. Ce fut là un nouveau maître très-ardent et très-original. Heureusement que David ne l'écouta qu'à l'atelier.

On raconte cependant une histoire qui prouve que Teniers allait aussi au cabaret. Il était à une auberge d'Oyssel, avec sa palette et ses pinceaux, sans doute au retour de quelques études en pleine campagne ; il n'avait pas d'argent, mais il avait faim. Comment se bien tirer d'affaire pour mettre d'accord sa bourse et son estomac ?

Il commença par déjeuner de toutes ses forces ; comme il était à table, un pauvre aveugle, jouant de la flûte, vint à la porte du cabaret. Il ordonna au joueur de flûte de demeurer en paix sur le seuil. Après déjeuner, il se mit à le peindre ; il en eut fallu pas deux heures pour achever le tableau. Un ange lui fallut pas deux heures pour achever alors, comme anglais, lord Falston, se trouvait là (il y avait alors, comme aujourd'hui, des anglais partout) ; ce lord offrit au peintre trois ducats de son tableau. « C'est où j'en voulais venir » dit Teniers. Des trois ducats, l'un fut pour le joueur de flûte, l'autre pour le cabaretier, le dernier fut pour le peintre.

La fortune, du reste, lui fut bonne fille ; il l'appela et elle vint. Les petits tableaux, faits de rien, avec une prodigieuse rapidité, se débitaient à Anvers pour tous les pays voisins, à un prix de plus en plus incroyable. On disait communément qu'il avait une mine d'or dans son atelier.

II.—ANNE BREUGHEL.

Il épousa cette belle Anne Breughel, fille de Breughel de Velours, pupille de Rubens. Il l'épousa, parce qu'elle était belle. Lui-même était renommé par sa figure.

Le jour des noces, l'archiduc Léopold lui donna une chaîne d'or, avec son portrait en médaillon. Cette chaîne d'or fut d'un heureux présage ; Anne Breughel n'eut pour Teniers que des chaînes de fleurs. Elle lui donna quatre enfants du meilleur style, fleurs et sourires de l'atelier.

Brauwer et Fraesbecke avaient pris à Anvers, parmi les marinières et les buveurs, toutes les physionomies originales. David Teniers voulut aller à la conquête d'un nouveau monde ; il ne fit pas grand chemin pour cela. Entre Malines et Anvers, au village de Pesck, il y avait un château à vendre, le château des Trois-Tours, vieil édifice gothique, digne d'abriter un prince. David Teniers, qui était un petit prince parmi les peintres flammands, acheta hardiment le château, résolu d'y passer sa vie en pleine nature. Le lieu était bien choisi : clocher pointu, prairie, étang, enclos pittoresque, ménages, ivrognes, tout ce que Teniers cherchait, il le trouvait à Pesck et aux villages environnants. Il mena grand train : il eut des laquais et des équipages. Ce qui surprendra sans doute, c'est qu'il étudiait presque toujours les danses et les cabarets par la portière de son carrosse ; il n'imitait point en cela son ami Brauwer, qui buvait et dansait avec ses modèles.

Son château devint un des plus beaux rendez-vous de chasse ; l'archiduc Léopold, le prince d'Orange, le duc de Marlborough, l'évêque de Gand, don Juan d'Autriche et autres personnalités illustres plus ou moins, s'y donnaient rendez-vous. Don Juan d'Autriche passa au château des Trois-Tours plus d'une belle saison, prenant des leçons de peinture, et fraternisant avec Teniers. Comme souvenir de bonne et franche amitié, il a peint, avec le talent de la patience, le portrait du fils de Teniers. Teniers n'était pas seulement célèbre en Flandre et en Hollande ; la reine Christine de Suède lui écrivait, et lui envoyait son portrait en médaille, orné des plus riches pierres. La France, l'Allemagne et l'Italie se disputaient ses œuvres. Il y avait pourtant, ça et là, des protestations contre son talent ; on sait le mot de Louis XIV : « Qu'on m'ôte ces magots de devant les yeux ! » dit ce prince, un jour qu'on avait orné sa chambre de quelques grotesques de Teniers. Ce mot ne prouve rien contre Louis XIV, ni contre Teniers. Le grand roi, qui n'avait jamais vu que des courtisanes en longues perruques, en fines dentelles et en habits brodés, ne pouvait croire qu'il y eût quelque part, en Flandre ou ailleurs, une créature humaine comme celle que peignait Teniers.

Cependant ce peintre grand seigneur n'étudiait pas toujours en carrosse ; dans ses kermesses, nous le voyons quelques fois assis au bout d'une table rustique, entre sa femme et ses enfants, suivant d'un regard pénétrant tous les jeux de physionomie des buveurs éparpillés autour de lui ; il lui arrive même de verser